

frères; mais ils pensaient que si les dix missionnaires destinés pour Tongatabou demeuraient ensemble, ils ne seraient pas si bien pourvus de vivres, que s'ils vivaient séparément dans différentes parties de l'île. Ils nous promirent de nous apporter une réponse le lendemain.

« Sur ces entrefaites, une grande pirogue double s'approcha; elle portait plusieurs chefs qui, soit pour nous rendre service, soit pour faire parade de leur pouvoir, se mirent à chasser les pirogues qui entouraient le vaisseau, et les forcèrent à retourner à force de rames à terre. Quelques-unes ayant une partie de leur monde sur le *Duff*, ne pouvaient pas s'en aller aussi vite que les autres; les chefs s'en apercevant, vinrent rapidement sous la poupe du bâtiment où elles étaient, passèrent par-dessus une de ces embarcations, et auraient probablement maltraité ceux qui s'y trouvaient, sans la dextérité de ceux-ci à plonger et à nager. Les chefs avaient l'air totalement indifférens sur ce qu'ils venaient de faire, et aucun obstacle ne les arrêtant plus, ils accostèrent le vaisseau. L'un d'eux, homme grand et robuste, était, suivant ce que nous apprîmes, amiral, ou plutôt conducteur des flottes, quand on fait des expéditions contre les autres îles; un autre était Feinou, frère, nous dit-on, de celui qui montra tant d'attachement au capitaine Cook. Ils reçurent chacun un pré-

sent, et retournèrent bientôt à terre; alors les pirogues nous entourèrent de nouveau. Les naturels nous demandaient, pour une demi-douzaine de cocos, ce qui aurait suffi pour en acheter une centaine à Taïti. A l'approche de la nuit, ils s'en allèrent tous très-tranquillement.

« Le soir le capitaine et les missionnaires tinrent conseil: il fut convenu que si l'on recevait une réponse favorable de Moumoué, quelques-uns des frères débarqueraient aussitôt que ce serait possible, pour examiner le lieu, visiter les naturels chez eux, et voir quelle serait, probablement pour l'avenir, leur conduite envers eux; il leur serait ensuite plus aisé de décider quelles marchandises il conviendrait d'abord de porter à terre, et quel parti on prendrait pour sa défense personnelle.

A la pointe du jour, le 11, la grande pirogue double revint avec plusieurs des chefs qui nous avaient rendu visite la veille; ils nous apportaient quelques provisions, sans doute en retour des présents qu'ils avaient reçus; ils entrèrent dans la chambre sans cérémonie, et s'assirent tranquillement pendant que nous déjeunions. Ils refusèrent du thé; quelques-uns mangèrent du biscuit et du beurre qu'ils eurent l'air de trouver à leur goût. A dix heures Ambler et Connelly arrivèrent avec un présent en provisions, de la part de Moumoué, qui avait l'intention de venir bientôt. Effectivement

ce vieillard fut bientôt le long du vaisseau ; mais il se passa long-temps avant qu'il osât monter à l'échelle ; il craignait de n'avoir pas assez de force pour en venir à bout. A la fin il essaya, et fut tellement épuisé de fatigue, que parvenu en haut il se reposa ; ses gens le conduisirent ensuite au pied du gaillard d'arrière, où il s'assit de nouveau, disant qu'il ne voulait pas se présenter devant le capitaine avant d'avoir été rasé. Pour le satisfaire sur ce point, un des frères commença l'opération, et la finit à la grande satisfaction de Moumoué, qui alors salua le capitaine, et entra dans la chambre, suivi d'une vingtaine de personnes qui étaient des chefs ou des domestiques. Ceux-ci s'assirent sur le plancher ; Moumoué se plaça sur une chaise qu'il admira beaucoup, et s'y trouva si commodément qu'il la demanda : elle lui fut donnée. Il regarda attentivement la chambre et son ameublement, exprimant son admiration de tout ce qu'il voyait, et faisant beaucoup de questions judicieuses. La beauté de ce qu'il voyait le frappait moins que le fini et la délicatesse du travail ; ainsi que ses compatriotes, il montra beaucoup d'étonnement de ce que leurs ouvrages étaient bien inférieurs à ceux-là ; car ils se flattent de l'idée de l'emporter sur tous leurs voisins. Quand on lui eut dit que les hommes que nous avions amenés pour demeurer parmi eux leur en-

seigneraient ces arts, et d'autres choses qui valent mieux, ils furent transportés de joie. Le capitaine profita de cette circonstance favorable pour dire ce qui pouvait leur donner la plus haute idée des missionnaires ; puis demanda à Moumoué s'il consentait à ce qu'ils demeurassent dans l'île, et s'il leur ferait fournir des vivres. Moumoué répondit qu'ils auraient actuellement une maison près de la sienne, jusqu'à ce qu'on pût leur en procurer une plus convenable, et un terrain pour leur usage, et qu'il veillerait à ce que ni leurs personnes ni leurs biens ne fussent inquiétés, ajoutant que, s'ils voulaient, ils pouvaient aller à terre pour voir la maison, et que si sa situation ne leur plaisait pas, il la ferait transporter dans l'endroit qu'ils préféreraient, ce qui pouvait s'effectuer dans quelques heures.

« J'allai donc dans la penniche avec Ambler et quatre des frères, vers un point de la côte situé à quatre milles à l'ouest de notre mouillage. A mesure que nous approchions du rivage, les naturels y accouraient en foule ; c'était probablement par un pur motif de curiosité, car ils furent fort tranquilles et nous laissèrent passer sans nous inquiéter. Le terrain désigné était à un demi-mille du bord de la mer, entouré d'une palissade en roseaux, haute de six pieds, et pouvait contenir quatre acres. Il y avait cinq maisons, deux grandes

et trois petites; toutes étaient fort bien construites et très-propres; le plancher, élevé d'un pied au-dessus du sol, était couvert de nattes fortes. Dans l'intérieur de la plus grande était suspendue une ancre du poids de six cents livres; les insulaires étaient parvenus à couper l'anneau avec des haches, et l'avaient partagé entre les chefs; elle était de forme anglaise: c'était probablement la même que Cook avait perdue en 1774; cependant Ambler nous dit qu'elle venait d'Anamouka, où elle avait été laissée par un brig américain.

« L'autre grande maison était, suivant ce que nous dit Ambler, consacrée au dieu de Pretané; Moumoué, quand il est malade, y vient coucher dans l'espérance d'être guéri. Il y avait sur le plancher quatre énormes coquillages, dont ils se servent comme de trompettes pour sonner l'alarme dans tout le pays aux jours du danger; les poutres de traverse étaient couvertes de lances, de massues, d'ares et de flèches: toutes ces armes étaient placées là par les naturels, pour recevoir de leur dieu imaginaire une vertu surnaturelle qui leur donne la victoire sur leurs ennemis.

« Quand nous fûmes de retour au vaisseau, le capitaine et les missionnaires tinrent conseil sur ce qu'il convenait de faire. On trouva que les maisons étaient suffisamment grandes, mais que le terrain n'avait pas assez d'étendue. De plus, Mou-

moué étant très-vieux, pouvait mourir d'un instant à l'autre; alors il s'élèverait peut-être une dispute entre les chefs à leur sujet, surtout si on regardait les missionnaires comme des hommes utiles, chacun voulant les avoir à soi, ou être leur protecteur immédiat. Si un tel événement arrivait avant que les frères eussent acquis la connaissance de la langue du pays, ils courraient non-seulement le danger d'être dépouillés de leurs biens, mais aussi celui de perdre la vie. On considéra encore que les chefs demeurant ordinairement à Ehifo, lieu situé à l'extrémité occidentale de l'île, et attirant à eux la plus grande partie de la population, ce serait un grand obstacle au succès de la mission. On convint donc de s'établir dans la maison, si l'on ne pouvait pas mieux faire, mais d'envoyer dès le lendemain matin Ambler à Feinou-Touga-haou pour lui proposer de laisser demeurer les missionnaires près de lui; s'il embrassait cette offre, ils débarqueraient aussitôt avec la partie de leur bagage la plus indispensable.

« Pendant que Moumoué et tout son monde remplissaient la chambre, ils s'étaient régalés d'une jatte de kava. Cette boisson, qu'ils avalèrent avec délices, parut si dégoûtante aux Anglais, qui la voyaient préparer pour la première fois, qu'il leur fut impossible de dîner avant que

les insulaires eussent fini, et il était alors près de quatre heures.

« Parmi les personnes de marque qui vinrent à bord le 12, le premier fut Fatafé. Il avait avec lui Connelly, qu'il chargea d'engager le capitaine à placer cinq des missionnaires auprès de lui. La proposition ne fut pas acceptée; on lui promit seulement qu'ils iraient le voir quand ils seraient établis, ce qui ne le satisfit pas beaucoup.

« A neuf heures arriva Tougahaou; il était convenu avec Ambler de prendre tous les frères sous sa protection, et de leur donner une maison et un terrain. Tougahaou, nous dit Ambler, est le chef le plus puissant de l'île. C'est le plus grand guerrier; en conséquence il est la terreur des chefs de Tongatabou et de ceux des îles adjacentes, auxquels il a récemment fait la guerre, et qu'il n'a pas tardé à soumettre. Nous apprîmes aussi qu'à la mort d'un chef, la veuve de Poulaho, qui résidait à Eoua, avait envoyé son monde pour s'emparer des terres que le défunt avait occupées, et qui de droit lui appartenaient; mais avant qu'ils fussent arrivés, Tougahaou s'était emparé de la propriété, et refusa de la rendre. La veuve, qui avait beaucoup de partisans, essaya de le déposer par force: elle échoua dans cette tentative, et fournit ainsi un prétexte à Tougahaou de lui

enlever toutes ses possessions, et de la chasser de Tongatabou avec tous ses partisans. Depuis il a constamment tenu ses voisins dans un état de crainte; et on pense qu'à la mort de Moumoué, il le remplacera comme grand chef ou roi de l'île. C'est un homme vigoureux, âgé d'une quarantaine d'années; il a l'air sérieux, parle peu; quand il est en colère sa voix ressemble au rugissement d'un lion.

« Quand il approcha du navire, les naturels se dépêchèrent de ranger leurs pirogues pour faire place à la sienne; le respect mêlé de crainte qu'ils lui témoignaient, confirma le récit que nous avions entendu, et nous porta à le regarder comme la personne la plus propre à protéger efficacement les frères. Ambler l'avait déjà informé de notre dessein et de nos désirs; mais, pour la satisfaction des missionnaires, le capitaine les lui exposa de nouveau en leur présence, ajoutant que notre seul motif en venant si loin, était de faire du bien à ses compatriotes; que par conséquent nous ne croyions pas leur avoir la moindre obligation pour nous permettre de nous établir dans leur pays, comme Moumoué l'avait fait entendre la veille; mais qu'au contraire, s'ils avaient de la répugnance à recevoir nos compagnons aux conditions dont on avait parlé, on ne voulait point qu'ils demeurassent parmi eux, et que le projet du capi-

talne était de les quitter amicalement, sans débarquer personne. Tougahaou eut l'air de comprendre la plus grande partie de ce discours : il répondit que si les missionnaires voulaient descendre à terre, ils pourraient vivre comme il leur plairait, et que personne ne leur ferait du mal; ajoutant que dans l'après-midi il enverrait une pirogue double pour porter leurs effets à terre.

« Mais la satisfaction que nous éprouvions ne tarda pas à être troublée. Ambler nous raconta bientôt qu'une partie des insulaires avait formé le complot d'attaquer le navire : huit pirogues doubles et plusieurs centaines de simples, instruites de ce projet, se préparaient à se joindre aux assaillans dès qu'ils auraient commencé l'affaire. Quoique nous fussions enclins à regarder cette nouvelle comme forgée par Ambler, il était néanmoins à propos d'y ajouter foi, jusqu'à ce que nous eussions pris des moyens secrets et prompts de repousser toute tentative hostile. En conséquence on mit toutes les armes en état; les canons furent chargés à mitraille, et chacun se tint à son poste. Ensuite on renvoya du vaisseau tous les naturels, excepté Tougahaou et les gens de sa suite, et on ordonna à toutes les pirogues qui étaient le long du bord de s'éloigner. Les Indiens apercevant un mouvement extraordinaire sur le pont, et les canons pointés vers eux, obéirent précipitamment,

et allèrent se ranger sur deux lignes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière du navire; ils restèrent long-temps dans cette position, ayant l'air d'attendre un salut de notre grosse artillerie pour les divertir, comme d'autres navigateurs avaient sans doute déjà fait. Quand ils virent que ce n'était pas ce qu'ils avaient supposé, ils voulurent revenir le long du *Duff*; on ne permit qu'à un petit nombre de pirogues simples d'approcher. Nous refusâmes aussi par la suite de laisser les pirogues accoster le vaisseau, ni d'y attacher leur grelin.

« Nous n'avons jamais pu savoir la vérité sur l'avis que nous avait donné Ambler. Quant aux pirogues, qui après s'être retirées si promptement allèrent se ranger à l'avant et à l'arrière, comme si ces Indiens n'avaient eu aucun mauvais dessein, ce n'est pas une preuve de leur innocence; car l'indifférence apparente est un artifice naturel au sauvage, jusqu'à ce qu'on le surprenne en flagrant délit. Ce qui les offense est quelquefois tellement insignifiant, que l'homme civilisé qui n'y a pas fait la moindre attention, est tout surpris de voir éclater leur vengeance. On nous dit que Feinou était à la tête du complot. Il était choqué de n'avoir pas reçu un présent en retour d'un cochon qu'il avait apporté la veille, et que le capitaine avait pris pour une marque de reconnaissance de ce qu'il avait reçu à sa première vi-

site. Quand nous le vîmes ensuite, il nia complètement qu'il eût jamais eu la pensée de nous faire le moindre mal. Cependant nous fûmes très-contents de ce que les pirogues s'étaient dispersées, car elles contenaient au moins trois cents hommes, tous armés de massues ou de flèches; de sorte que s'ils se fussent précipités sur le pont du vaisseau, où il n'y avait pour les recevoir que trente personnes peu aguerries, leur attaque eût eu tout le succès qu'ils auraient pu désirer.

« Cette affaire venait de finir, quand Moumoué vint le long du bord avec un petit présent de provisions pour le capitaine, auquel il demanda en retour un verre de vin rouge, disant que celui qu'il avait bu la veille lui avait fait grand bien. On lui en donna une bouteille, et il partit. Nous étions tous favorablement prévenus pour ce bon vieillard, et nous pensions avec chagrin qu'il ne pouvait pas pousser bien loin sa carrière.

« Fatafé et Maïtaïli, deux grands chefs, descendirent dans l'entrepont, et prirent part à nos dévotions; ils imitèrent toutes nos attitudes, et gardèrent le plus profond silence. Ils auraient bien voulu nous engager à aller avec eux; mais Ambler nous ayant promis de nous instruire dans la langue des naturels, nous convînmes de nous fixer chez lui.

« L'après-midi la pirogue vint prendre les effets

des missionnaires; elle fut aussitôt chargée, et les frères, accompagnés d'Ambler, s'embarquèrent pour Ehifo. Tougahaou ordonna à Commabaï, chef subalterne, d'aller avec eux, et de veiller à ce que rien ne s'égarât.

« Trois des frères revinrent le lendemain à trois heures après midi. Ils nous dirent qu'Ehifo était bien plus éloigné du mouillage qu'ils ne l'avaient d'abord supposé, et que le débarquement des marchandises y était très-périlleux à cause d'une batture qui s'étend à un demi-mille du rivage, et sur laquelle ils avaient été obligés de marcher ayant de l'eau jusqu'au genou. Ils avaient employé six heures à mettre leurs effets en sûreté chez eux : cet extrême embarras avait à un certain point été diminué par les naturels. Quoiqu'il fit déjà sombre, ils n'avaient pas perdu la moindre chose. Il était une heure du matin avant que tout fût rentré, et qu'on les laissât seul dans leur maison. Pleins de confiance dans la Providence céleste, ils s'étaient endormis profondément. Le lendemain matin les Indiens leur portèrent un déjeuner à la manière du pays.

« Les frères retournèrent à terre avec d'autres marchandises; à l'instant où ils abordèrent, une centaine de naturels les entourèrent. Les Anglais en ayant paru alarmés, Maïtaïli ordonna aux Indiens de porter les coffres dans une maison voi-

sine, et les renvoya en les prévenant que si quelqu'un s'approchait pendant la nuit pour voler, il serait à l'instant mis à mort. Les frères se couchèrent sur des nattes, et dormirent dans une sécurité parfaite. Maïtaili les éveilla vers une heure pour prendre part à un régal de poisson, d'ignames cuites, de cocos, etc., qu'il avait fait préparer.

« Dans la matinée une femme d'un haut rang était venue à bord, accompagnée de plusieurs chefs et d'un grand nombre de femmes qui prenaient le plus grand soin d'elle, car elle était si grosse qu'elle avait eu beaucoup de peine à monter à bord. Elle fut suivie de quatre grands gaillards portant un paquet d'étoffes, qui n'aurait pas fatigué deux d'entre eux. C'était un présent pour le capitaine, qui lui donna en échange des choses dont elle fut très-contente. Les égards que les insulaires de Tongatabou montraient à cette vieille femme et à plusieurs autres, formaient un contraste singulier avec la condition servile à laquelle ce sexe est réduit chez la plupart des peuples sauvages.

« Le temps devint sombre et variable dans la soirée. Nous devons par conséquent redouter les projets des hommes qui profitent des ténèbres pour mettre leurs mauvais desseins à exécution. Vers minuit on observa en avant du vaisseau une pirogue avec quatre hommes, qui sans doute n'é-

taient pas venus là dans de bonnes intentions ; nous les soupçonnâmes de vouloir couper le câble, afin que le vaisseau fut poussé sur les récifs de corail dont nous n'étions alors qu'à un demi-mille de l'arrière. Comme nous les avions aperçus à temps, nous résolûmes de les chasser sans tirer un coup de fusil. A cet effet le canonier et ses camarades de garde placèrent sur le gaillard d'avant une quantité d'écales de cocos. Ensuite ils descendirent au-dessous du bossoir, et sans faire le moindre bruit : de crainte qu'un des Indiens ne plongeât sans qu'on s'en aperçût et n'endommageât le câble, ils lancèrent une volée de de cocos par-dessus la tête des naturels ; ceux-ci frappés de surprise, sautèrent dans l'eau, et nagèrent les uns d'un côté, les autres d'un autre ; la pirogue abandonnée vint à l'arrière du vaisseau. On tira aussi un coup de fusil par-dessus la tête des Indiens, afin de leur faire connaître que ces instrumens de terreur étaient constamment prêts la nuit comme le jour. Comme il faisait très-sombre, on eut bientôt perdu ces Indiens de vue ; mais comme on pensa que la pirogue pourrait les faire connaître, on descendit le petit canot qui alla s'en emparer. Pendant tout ce temps la pluie tombait à torrens, et le vent soufflait grand frais ; quelquefois on voyait l'écume blanchissante des vagues qui brisaient sur le récif. Ainsi le

vaisseau aurait certainement péri sur ces écueils, si les insulaires avaient réussi dans leur dessein de couper le câble, pour assouvir leur désir insatiable des marchandises qu'il renfermait.

« A cette nuit désagréable succéda une matinée tranquille et sereine; on en profita pour continuer la recherche d'une passe au nord, que l'on avait commencée la veille. On prit à l'ouest de la route tenue par Cook en 1777, quand il entra dans la rade, parce qu'il toucha sur des rochers, et qu'il décrit son passage comme dangereux. Nous vîmes heureusement à bout de notre tentative.

« Nous pensions que la distance à laquelle nous étions de la côte, nous empêcherait de recevoir beaucoup de visites; au contraire plusieurs pirogues nous suivirent jusqu'en dedans des récifs; mais l'aventure de la nuit précédente fut cause que nous ne reçûmes à bord que Fatafé, qui fit présent au capitaine d'une belle tortue. Il témoigna un grand mécontentement de la conduite de ses compatriotes, et dit qu'il connaissait les coupables; toutefois comme ils n'appartenaient pas à la partie de l'île qu'il gouvernait, il n'était pas en son pouvoir de les punir.

« Quand nous fûmes hors des brisans, nous naviguâmes vers l'extrémité occidentale de l'île, pour nous rapprocher des frères. A trois heures de l'après-midi il en vint deux dans une pirogue;

ils nous apprirent qu'ils étaient tous très-contens de leur position: on leur dit un adieu affectueux, et on leur promit d'attendre jusqu'au lendemain, si le temps le permettait; mais le vent augmenta tellement de force le lendemain, que pour la sûreté du bâtiment nous ne pûmes nous occuper que de le retirer du milieu des écueils qui entourent Tongatabou. Nous n'en pûmes venir à bout que par une manœuvre hardie; ensuite passant entre Eoua et Eouraidji, nous dirigeâmes notre route vers les Marquésas; satisfaits d'avoir semé la parole divine dans un lieu où nous espérons qu'elle prendra racine et florira jusque dans les générations les plus éloignées.

« Nous eûmes d'abord très-beau temps et un vent favorable après notre départ de Tongatabou; mais au bout de cinq jours nous éprouvâmes des coups de vent violens de l'est; la mer était très-grosse, le temps froid et rude: il en fut ainsi pendant que nous fûmes au sud du tropique. Nous allâmes jusqu'à 39° 7' de latitude méridionale, où nous espérons trouver des vents d'ouest; mais notre attente fut trompée; le temps fut plus mauvais, et le vaisseau fatigua beaucoup: nous fîmes donc route au nord vers un climat plus agréable, et nous nous tîmes par le 30^{me} parallèle sud, profitant de toutes les occasions de nous avancer à l'est.